

Légendes Historiques
de
la QUENESSE
ou CHÊNE SAINT-VIGOR,
SURNOMMÉ l'OAK-KIRIEL,
DE LA FORÊT DE CERISY ,
Département du Calvados

par le V^{te} HÉRICART DE THURY
Président des sociétés royales d'agriculture et d'horticulture

Paris,
Mme Buzard (née Vallat La Chapelle),
libraire, rue de l'Éperon n° 7

1839

Dans la forêt de Cerisy, arrondissement de Bayeux, département du Calvados, il est un vieux Chêne, vieux, disent les anciens du pays, vieux comme Nemrod, et sur lequel les gardes forestiers, les boquillons, les ouvriers de bois, les fendeurs, les sabotiers, les charbonniers de la forêt, et plus qu'eux tous encore, le vieux tabellion, l'ancien archiviste de la ci-devant abbaye de Cerisy, font et racontent à qui mieux mieux les histoires les plus touchantes, les récits les plus merveilleux.

À les entendre, et ils peuvent bien avoir raison sur plus d'un point, ce Chêne, d'après son âge, ses dimensions et toutes les aventures ou anecdotes que la tradition lui rapporte, ce Chêne, comme on va le voir, mériterait bien certainement de figurer dans les premiers rangs de ces Chênes fameux et remarquables dont divers auteurs, et surtout les fastes des forestiers ou ceux des chasseurs, nous ont transmis l'histoire, tels que le Chêne-Yeuse du sommet du Vatican, qui, suivant Pline, plus ancien que la ville de Rome, portait une inscription en caractères d'airain, indiquant que, dès ces temps reculés, ce Chêne était l'objet d'une haute et antique vénération¹; celui du bois sacré du temple de Diane à Tusculum, dont le tronc avait, suivant le même auteur, près de 12 mètres de tour, et donnait naissance à dix branches principales qui, par leur grandeur et leur grosseur, valaient chacune un gros arbre, et dont l'ensemble formait le bosquet sacré²; ceux de la forêt de Dodone, où était l'oracle le plus ancien de la Grèce, et dont un, entre autres, plus remarquable par sa grosseur, son antiquité et la profonde vénération des peuples, était appelé le Chêne divin ou le Chêne prophétique : c'était sous cet arbre que se plaçait la prêtresse et qu'elle exprimait ses oracles³ : ces vieux Chênes druidiques, sacrés et pleins de divinité, aussi respectables par leur âge et leurs dimensions que par les hommages que les peuples leur rendaient, et qui, lors de l'établissement du Christianisme, furent

¹ Pline, liv. XVI, chap. 44 : *Vetustior autem urbe in Vatican est ilex, in qua titulus oereis litteris Etruscis, religione arborem jam tum dignam fuisse significat.*

² Idem : *Vicina luco est ilex et ipsa nobilis XXXIV pedum ambitu caudicis, X arbores mittens singulas magnitudinis visendæ sylvamque sola facit.*

³ voyage d'Anacharxis, chap. XXXVI.

abattus avec tous les temples païens qui déjà en avaient remplacé un grand nombre⁴ ; celui qui a été décrit par Plot, dont les branches avaient près de vingt mètres de longueur, mesurées depuis le tronc, et pouvaient ombrager trois cents cavaliers ou quatre mille piétons⁵ ; ceux de Westphalie décrits par Ray, dont un, celui d'Heriska, servait de citadelle, et un autre avait dix mètres de diamètre et plus de quarante mètres de hauteur⁶ ; celui de la forêt de Tronsac en Berri, cité par Daléchamps⁷, qui était d'une élévation presque incroyable, que François I^{er}, dans son admiration, fit entourer d'une terrasse et d'une barrière, et sous l'ombrage duquel il venait avec la belle duchesse d'Estampes se reposer toutes les fois qu'il chassait dans cette forêt ; celui qui, sous Charles I^{er} d'Angleterre, fut exploité pour la construction du fameux vaisseau royal *Doverling*, et qui fournit, entre autres pièces, les quatre poutres transversales de ce vaisseau, chacune de près de quinze mètres de longueur sur plus d'un mètre de côté⁸ ; celui de la forêt de Haguenau, que les forestiers disent avoir plus de cinq cents ans⁹ ; ceux de la forêt de Fontainebleau, dont, entre autres, celui qui est désigné sous le nom de Charlemagne¹⁰ ; celui d'Allouville, si bien décrit par M. Marquis¹¹, et dans lequel l'abbé du Détroit, curé de cette paroisse, fit construire, en 1696, une chapelle, sous l'invocation de Notre-Dame de la Paix, etc., etc.

La forêt de Cerisy, aujourd'hui traversée par de belles routes royales et départementales, était autrefois redoutée par les voyageurs; cependant, dans les

⁴ Saint Martin, après avoir renversé un temple des plus fameux des Gaules, voulut également faire abattre un de ces arbres druidiques qui était auprès. Les prêtres, qui n'avaient pu s'opposer à la destruction du temple, résistèrent d'abord au renversement de cet arbre tant vénéré, et n'y consentirent qu'à la condition que saint Martin serait dessous, quand l'arbre tomberait, espérant que dans sa chute il les délivrerait de l'ennemi de leurs dieux. Une grande foule accourut à ce spectacle. Le saint se laissa lier et mettre, suivant l'ordre des prêtres, du côté vers lequel l'arbre penchait déjà. À demi coupé, il commençait à tomber sur saint Martin, lorsque d'un signe de croix qu'il fit, l'arbre fut repoussé comme par un coup de vent et tomba de l'autre côté, où les prêtres païens eussent infailliblement été écrasés sans la bienveillante intercession du saint évêque. (*Vie de saint Martin.*)

⁵ Plot, *Histoire naturelle d'Oxford*.

⁶ Ray, *Histoire générale des plantes*.

⁷ Daléchamps, vol. I, p...

⁸ *Histoire de Charles I^{er}, roi d'Angleterre*.

⁹ Journal des forêts, Statistique du département du Bas-Rhin.

¹⁰ MM. Lhermina, inspecteur de la forêt de Compiègne, et Bois d'Hyver, inspecteur de la forêt de Fontainebleau.

¹¹ M. Marquis, professeur de botanique au jardin des plantes de Rouen, et *Voyage pittoresque en Normandie*, par Ch. Nodier, Taylor et Cayeux.

temps de troubles, de discorde et de guerre, souvent les habitants des villages voisins vinrent y chercher un refuge, et de là les aventures, les anecdotes et les histoires plus ou moins vraisemblables que la tradition a conservées, qu'elle redit et qu'elle redira probablement longtemps encore¹².

Tels sont, par exemple, les divers récits que chacun fait sur le vieux Chêne de Saint-Vigor, surnommé l'*Oak-Kiriél* de la garderie de la Chênaie, Chénesse ou Quenesse, près du carrefour de la route royale de Bayeux à Saint-Lô, et de la route départementale de Balleroy à Isigny, par la mine de houille de Littry¹³. D'après les traditions et les légendes, il est réellement peu de Chênes qui aient été témoins d'autant d'aventures.

¹² Quelque grande, quelle qu'étendue que soit aujourd'hui cette belle forêt de Cerisy, elle n'est qu'un reste de cette immense et antique forêt qui couvrait tout le pays de plaines, vallées, collines et montagnes, de cette belle et riche contrée située entre Caen, Bayeux, Isigny, Saint-Lô, Caumont, etc., etc., jusqu'aux frontières de la Bretagne, le *Pagus Eximius*, *Oximius*, *Osismius*, d'où est venu Semilly et la barre de Semilly, qui en était la clef et la limite. Il ne faut pas confondre l'*Eximius Semilly*, avec l'*Oximius*, Exmes ou Hyèmes, à quatre lieues de Sées (Orne), qui était le chef-lieu du comté Exmois ou d'Hyèmes. La forêt de Cerisy a encore actuellement plus de cinq lieues de longueur, de Bérigny et Saint-Quentin au sud-ouest, jusqu'à Vaubadon au nord-est, et plus de deux lieues dans sa plus grande largeur, entre Balleroy à l'est, et Cerisy et Littry à l'ouest. Cette forêt alimentait autrefois de ses charbons le haut fourneau de Balleroy et les forges du pays. Enfin, autour de la forêt étaient d'immenses terrains incultes, en friches et bruyères, sur lesquels se trouvaient çà et là de nombreux vestiges et des ruines d'habitations qui étaient autant de témoins des malheurs et des ravages que dans les siècles passés ce pays a si souvent éprouvés, lors des irruptions successives des Danois, des Saxons, des Normands, des Bretons, des Anglais, et de nos guerres civiles ou de religion.

¹³ La mine de houille de Littry, exploitée depuis près de cent ans, fut découverte dans une recherche de minerais de fer, faite pour le haut fourneau de Balleroy. En suivant leurs travaux, les ouvriers découvrirent l'affleurement ou la tête d'une belle couche de houille dans l'endroit même où est aujourd'hui la direction de la mine. Cette couche se présenta d'abord verticale, ensuite inclinée, puis horizontale, allure ordinaire des couches de cette mine, allure qu'elles doivent à l'action d'un soulèvement de roche porphyroïde qui a percé à jour sur plusieurs points, en soulevant et redressant tout le terrain houiller. C'est à l'exploitation de cette mine, dirigée pendant plus de soixante ans avec autant de succès que d'intelligence et d'habileté par le vénérable M. Noël, surnommé dans le pays le père des mineurs, et aujourd'hui avec le même succès par son gendre, M. Lance, ancien secrétaire général de la préfecture du Calvados, que la commune de Littry, autrefois l'une des plus pauvres du département et composée, avant la découverte de la mine, de quelques petits hameaux épars çà et là au milieu des friches et des landes qui couvraient le pays, c'est à l'exploitation de cette mine que la commune de Littry doit sa prospérité, sa nombreuse population et toutes les branches d'industrie qui viennent journellement s'y établir, de manière à en former aujourd'hui une des plus riches communes du Calvados. Le produit annuel de l'exploitation de la mine est de 450 à 500000 hectolitres de houille, dont près des ??? sont enlevés pour le chauffage de plus de deux cents fours à chaux allumés presque toute l'année pour fournir la chaux dont on amende les terres argileuses de tout le pays à plus de vingt lieues de distance. C'est sur cette mine que fut faite en 1745 la première application de la machine à vapeur.

Son âge est inconnu, son origine se perd dans les temps les plus reculés.

Suivant les anciens du pays, il a plus de mille ans, et ils font remonter son histoire à celle d'un terrible serpent qui habitait la forêt de Cerisy, d'où il exerçait d'épouvantables ravages dans les environs. À la prière de Volusien, riche seigneur de ce pays, Saint-Vigor, huitième évêque de Bayeux, prélat distingué par sa haute piété, sa puissance, sa force et son extrême vigueur (qu'atteste encore son nom), Saint-Vigor, que jamais on n'invoqua en vain, poursuivit aussitôt le serpent, il l'atteignit au pied de ce Chêne alors dans sa jeunesse, mais déjà beau, droit, élancé et remarquable parmi tous les autres. Saint-Vigor frappa le monstre de sa crosse en lui imprimant le signe de la croix sur le front, puis il lui attacha son étole autour du cou, et le remit entre les mains de Théodomir, son compagnon, qui alla le noyer dans la fosse du Soucy, où se perdent les rivières de la Drôme et de l'Aure¹⁴. Volusien, en mourant, et en considération de ce bienfait, donna à l'évêché de Bayeux sa terre et sa forêt de Cerisy, où, d'après ses intentions, fut fondée une abbaye de Bernardins, sous l'invocation de Saint-Vigor, en 1032, par Robert le Magnifique, père de Guillaume le Conquérant¹⁵.

¹⁴ La Drôme a ses sources dans le Bocage entre Thorigny et Caumont, au sud de la forêt de Cerisy et de la ville de Bayeux. Après un cours de douze lieues environ dans un pays riche, fertile, bien cultivé et couvert de nombreuses habitations, la Drôme se perd avec la rivière d'Aure à une lieue au nord-ouest de Bayeux et une lieue de la mer dans la fosse du Soucy. On désigne sous ce nom un gouffre ou boit-tout naturel ouvert, dans la partie inférieure du calcaire oolitique qui forme la chaîne de la falaise des Hachettes, à l'ouest de Port-en-Bessin. Des éboulements et affaissements qui se manifestent de temps en temps dans la petite vallée de Port, indiquent assez le cours souterrain de ces deux rivières, qui forment, à marée basse, de nombreuses sources jaillissantes au pied de la falaise. Lorsque l'Aure et la Drôme sont très fortes, ainsi après les grandes pluies, les orages et les fontes de neige, la fosse du Soucy ne pouvant les absorber entièrement, ces deux rivières s'écoulent sous le nom de l'Aure inférieure, de l'est à l'ouest, parallèlement à la chaîne de la falaise, et vont se jeter, au-dessous d'Isigny, dans la mer, à l'embouchure de la Vire, entre le grand et le petit Vey.

¹⁵ L'abbaye de Cerisy était un des plus anciens monastères de la Normandie. Sa fondation date de l'année 1032, sous Robert le Magnifique, ainsi qu'on vient de le voir. Cette abbaye était située à l'extrémité sud-ouest de la forêt et au milieu des landes, des sources de l'Esque, que les religieux défrichèrent et mirent en culture, exemple qui fut suivi avec le plus grand succès dans toute la contrée, mais ensuite abandonné à cause des irruptions et des guerres. L'abbaye de Cerisy fut souvent pillée, saccagée et brûlée. Cependant, dans tous ses désastres, son église, monument remarquable par sa grandeur et son ordonnance, appartenant au genre roman, du XI^e siècle, son église avait toujours été préservée; elle l'avait encore été en 1793, dans la destruction de l'abbaye. La partie qui servait anciennement de paroisse seule a été démolie. On a conservé l'église abbatiale, qui sert aujourd'hui de paroisse au bourg de Cerisy.

Dans cet horrible serpent, il est impossible de ne pas reconnaître les traces d'une vieille tradition allégorique relative à quelque brigand qui habitait la forêt de Cerisy, d'où il étendait ses ravages sur toutes les campagnes voisines, et dont un évêque de Bayeux, puissant, fort et vigoureux, parvint à se rendre maître. On raconte même, à cet égard, une légende historique qui n'est pas dénuée de vraisemblance, et qui présente quelque rapprochement avec cette première tradition conservée par les anciens du pays.

Suivant cette légende, ce prétendu serpent ne serait autre qu'un de ces fameux chefs de Saxons, qui, dans les V^e et VI^e siècles, vinrent descendre dans le pays Bessin, d'où ils s'emparèrent ensuite d'une partie du Cotentin et du Bocage. À la faveur d'un fort qu'il avait construit sur l'emplacement de l'ancien camp retranché de la barre de Semilly, il étendit ses ravages sur toutes les campagnes voisines, la forêt facilitant ses pillages et sa retraite. Saint-Vigor, évêque de Bayeux, ayant marché en personne contre lui avec ses gens d'armes et ses feudataires, parvint à le surprendre et à s'en emparer. Le caractère des ruines du château-fort de Semilly, architecture romane des V^e et VI^e siècles, donne, en effet, quelque vraisemblance à cette tradition populaire¹⁶.

¹⁶ La barre de Semilly dut primitivement être un camp retranché établi par les Romains à la croisée de leurs routes de Caen, Bayeux et Caumont à Saint-Lô. C'était un point important à garder, c'était véritablement la clef ou la barre de la vallée, pour empêcher les barbares de remonter dans le pays supérieur. À cet égard, il était difficile de trouver un point plus convenable ou de mieux choisir. Lors des irruptions des Danois, et ensuite de celles des Saxons, qui s'emparèrent du pays et s'y établirent, ce canton reçut le nom de *litus Saxonum*, *pagus Saxonum*, dans les anciens cartulaires. La barre de Semilly fut un des premiers points dont les Saxons s'emparèrent et qu'ils fortifièrent d'après leur système, lorsqu'ils furent chargés par Charles le Chauve de défendre le pays contre les irruptions des Bretons et des Normands. Plus tard, ces derniers, s'étant emparés de la barre de Semilly, l'entourèrent d'un triple vallum large et profond, et construisirent au centre un vaste château-fort carré, flanqué de tours sur chaque face, semblable aux châteaux normands des comtés d'Essex et de Cornouailles. On ignore à quelle époque le château de Semilly fut ruiné; mais il le fut de fond en comble. Ses épaisses murailles sont éparses çà et là dans la grande cour intérieure et dans les fossés. Quelques pans de murailles sont restés debout ; on voit dans leur épaisseur le chemin de ronde qui y avait été ménagé. On reconnaît encore des voûtes, des caves et des puits dont le déblaiement pourrait peut-être donner quelques notions sur l'époque de la destruction. Le caractère particulier de ces belles et admirables ruines anglo-saxonnes et normandes, aujourd'hui couvertes et ombragées par une magnifique futaie, est leur maçonnerie par assises alternées en arêtes de poisson, et le Keep ou cavalier à l'extrémité de la dernière enceinte pour le poste des vedettes ou sentinelles avancées. Ces ruines dépendent du château de Semilly de M. le marquis de Mathan, pair de France.

Suivant les bûcherons, les fendeurs, les sabotiers, les charbonniers et autres ouvriers de bois dont les familles nomades depuis bien des siècles habitent cette forêt de père en fils, en allant successivement en exploiter les Futaies, ce Chêne, que les uns appellent le vieux des vieux, et d'autres le Chêne Saint-Vigor, aurait huit cents ans et serait, disent-ils, contemporain de Guillaume le Bâtard ou le Conquérant, dont ils se plaisent à raconter certaines histoires chevaleresques et aventureuses qui se passèrent dans leur forêt, sous ou aux environs du Chêne.

Suivant les gardes forestiers, qui ont également leurs traditions, et qui, mieux instruits, savent par l'aménagement de la forêt les époques et à quel âge la Futaie de la Chênaie ou Quenesse aujourd'hui détruite, a été abattue, ce Chêne aurait plus de six cents ans, et faisait partie d'une magnifique futaie dans laquelle, lors des guerres des Anglais et des Navarrais, se réfugièrent souvent les habitants du pays, et notamment ceux de Saint-Lô, en 1345, après le pillage de leur ville réduite en cendres par Geoffroy d'Harcourt, général des armées d'Édouard III, lors de sa descente en Normandie¹⁷.

¹⁷ L'histoire dit assez tout ce que cette province, comme toute la France, eut à souffrir des armées anglaises et navarraises pendant le règne de Jean II et sa captivité en Angleterre. Le pays pillé, ravagé, les villes brûlées, les forts, les châteaux, les abbayes, les villages, tout détruit de fond en comble ; les troupes du régent exerçant les mêmes ravages pour ne laisser aucune retraite aux ennemis, les habitants exposés à la fureur des armées, fuyant dans les forêts, abandonnant les campagnes, renonçant à la culture des terres, et ne labourant plus. Les terres restaient incultes, ou étaient couvertes de bandes de soldats, de partisans et de brigands, qui rançonnaient ceux qu'ils ne pillaient point et les forçaient de payer leurs rançons en argent, en chevaux, en fers de glaives, haches, hoyaux, étoffes et jaques ou jaquettes en pourpoint. De tous côtés on se fortifiait. Les chefs ou capitaines de ces bandes s'élevaient des forts, se bâtissaient des châteaux ou se formaient des camps retranchés, d'où ils pillaient et allaient exercer les plus affreux brigandages sur tous les pays environnants. Il fallait acheter à tout prix des saufs-conduits ou des exemptions qui ne sauvaient pas du pillage des troupes du régent, dont les finances épuisées le mettaient dans l'impossibilité de les maîtriser et de leur faire observer aucune discipline. Au reste, partout régnaient le même désordre, les mêmes dévastations, les mêmes exactions. Combien, à cette époque, combien d'aventuriers, de brigands et de chefs de bandes se signalèrent et s'enrichirent en se vendant à tel ou tel parti ! combien devinrent de puissants capitaines ! combien, après s'être emparés de riches domaines et de belles châtelainies, en épousèrent les riches héritières ! Ainsi ce fameux Eustache d'Auberticourt, qui, à la tête de 6 à 700 lances, s'empara du château de Hans, appartenant au comte de Kent, dont il épousa la veuve, Isabelle de Juilliers; ainsi le célèbre Fenestrangle, chef de 500 hommes d'armes; ainsi Séguin de Badesol, ce trop heureux et riche bandit, qui, après douze années de brigandages, vint à la cour de Charles le Mauvais, où il fut empoisonné avec des oranges préparées à cet effet ; ainsi cet audacieux et terrible Robert Canolle, qui se faisait appeler *l'Ami de Dieu et l'ennemi de tout le monde*, et qui, suivant Froissard, vint à Avignon, à la tête des *Tard-venus*, visiter le Pape et les cardinaux, leur demander leurs florins, et ensuite s'agenouiller devant le S. P. pour avoir l'absolution générale de

L'ancien tabellion, le vieil archiviste de l'abbaye de Cerisy, qui avait appris des Bernardins les chroniques et les légendes des diocèses de Bayeux et de Coutances, raconte que bien souvent il leur avait entendu dire que le Chêne de Saint-Vigor avait plus de huit cents ans, que les Bernardins s'en entretenaient fréquemment entre eux, que les voyageurs qui visitaient l'abbaye ne la quittaient jamais sans aller voir ce Chêne, et que, selon l'Abbé ou Prieur, il avait été surnommé l'Oak-Kiriél, le Chêne de Kiriél, dans les derniers temps de l'occupation de la Normandie par les Anglais; lorsqu'en 1450 Thomas Kiriél, leur général, ayant rassemblé les débris de leur armée, vint planter l'étendard anglais sous le Chêne Saint Vigor, alors dans toute sa beauté, et sous lequel il réunit ses commandants et tint conseil, peu de jours avant la bataille de Formigny, près d'Isigny, entre Bayeux et Carentan, où l'armée anglaise fut entièrement défaite et. Thomas Kiriél fait prisonnier¹⁸.

tous leurs méfaits; ainsi encore son hardi compagnon, Jean Gouge, capitaine de la bande des *Tard-avisés*, qui s'empara du château de Codelet, et osa prendre le titre de roi, et tant d'autres dont les chroniques ont conservé les noms et le souvenir de leurs exactions et de leurs épouvantables dévastations.

¹⁸ Thomas Kiriél, général des armées anglaises dans le XV^e siècle, fut aussi renommé par sa bravoure que par ses pillages et ses aventures. Après avoir ravagé le Beauvaisis, il fut pris à la bataille de Germigny, remportée, en 1430, par Pothon de Xaintrailles, sur les armées combinées des Anglais et des Bourguignons. Ayant, quelques années après, recouvré sa liberté, il recommença à exercer ses rapines, ses brigandages et ses cruautés dans toute la Picardie et la Normandie, qu'il dévasta pendant plusieurs années. En 1449, il débarqua à Cherbourg, s'empara de Valognes, et, après avoir pillé et brûlé tout le pays, il voulut rejoindre le duc de Sommerset, qui venait de prendre la ville de Caen, lorsque, abandonné par Mathias Godd, son lieutenant, au passage du val de Formigny d'Aigueville, près de Trévières, entre Isigny et Bayeux, et entouré de tous côtés par les troupes du comte de Clermont et du connétable de Richemont, il fut fait prisonnier après s'être battu en désespéré et avoir perdu la plus grande partie de son armée.

M. de Caumont, correspondant de l'Institut de France, secrétaire de la Société des Antiquaires de Normandie, auteur d'une dissertation sur la bataille de Formigny, a fait placer à ses frais une borne monumentale sur la droite de la route royale de Paris à Cherbourg, au sommet du vallon de Formigny, qui domine la chapelle Saint -Louis, fondée en mémoire de cette bataille par Jehan, duc de Bourbonnais et d'Auvergne, comte de Clermont, le 20 avril 1486. Le monolithe de M. de Caumont a deux mètres de hauteur, non compris le soubassement. Il porte ces inscriptions :

ICI FUT LIVRÉE
LA BATAILLE:DE FORMIGNY
LE 15 AVRIL 1450
SOUS LE RÈGNE
DE CHARLES VII.
LES ANGLAIS PERDIRENT
UN GRAND NOMBRE DE LEURS GUERRIERS
ET FURENT ENSUITE FORCÉS
D'ABANDONNER LA NORMANDIE,
DONT ILS ETAIENT MAÎTRES

Suivant lui, c'est au pic de ce Chêne qu'après cette mémorable bataille, fut jugé le différend qui s'éleva entre le connétable de Richemont, chef des armes, lieutenant-général du royaume, et le comte de Clermont, lieutenant général du Roi dans ce pays. La contestation, qui n'avait que l'honneur pour principe, fut jugée en présence et par ordre du Roi, qui voulut entendre lui-même ces deux illustres rivaux. Ce fut le comte de Clermont qui remporta le prix.

Louis XI, après avoir parcouru la Normandie avec Tristan , son grand prévôt, en 1465, et traversant la forêt de Cerisy en allant en pèlerinage au mont Saint-Michel, ne manqua pas de visiter le Chêne de Saint-Vigor et d'y prier le saint évêque, en se mettant sous sa puissante protection¹⁹.

C'est au pied de cet arbre tant vénéré et tant illustré que, suivant le tabellion de Cerisy, Hadvise de Saint-Lô, revenant, en 1467, de Notre-Dame de la Délivrande, qu'elle était allée invoquer en faveur de cette ville, fit le vœu, en intercédant saint Vigor, de sauver Saint-Lô, sa patrie, assiégée par les Bretons, qui déjà s'étaient rendus maîtres de Caen, de Bayeux et d'Avranches. Encouragés par l'exemple et les exhortations de cette héroïne, dit en effet la chronique, les habitants de Saint-Lô²⁰

DEPUIS L'AN 1417.
HOC MONUMENTUM
D. DE CAUMONT, CELEBERRIMAE LITTERARUM
ET INSCRIPTIONUM ACADEMAE SOCIUS
NEC NON SOCIETATIS ANTIQUORUM NORMANIAE
SECRETARIUS EREXIT
25 AUGUST 1824.

Extrait du procès-verbal de l'inauguration de ce monument, dressé par Ed. Lambert, conservateur de la bibliothèque publique de Bayeux, le 25 août 1824.

¹⁹ Louis XI, qui allait en pèlerinage à N.-D. de la Délivrande, au mont Saint-Michel, se mit sous la protection de saint Vigor, mais il n'osa, ayant refusé de confirmer les promesses qu'il avait faites au connétable de Saint-Paul, il n'osa aller voir et adorer la célèbre croix des reliques de Saint-Lô, parce que l'on tenait pour certain que celui qui jurait en mettant la main sur cette croix formidable mourait indubitablement dans l'année, avait faussé ou violé son serment.

²⁰ Saint-Lô, ville d'une haute antiquité. La *Briovera* (pont de la Vire) des anciens était, par sa position, une place d'une grande importance; aussi a-t-elle été souvent prise, reprise, saccagée et brûlée dans les guerres du IX^e au XVI^e siècle. Elle soutint un siège mémorable en 889, contre les Normands, qui finirent par s'en emparer et la ruinèrent de fond en comble. Elle fut prise, en 1346, par Édouard III; en 1428 par Henri V; en 1495, sous Louis XI; par les huguenots, en 1562, et reprise en 1574.

repoussèrent les Bretons, dont Hadvise en tua même plusieurs de sa propre main.

Qu'on ne croie pas, disait encore notre archiviste, qu'on ne croie pas que là se borne l'histoire de ce Chêne; non, car nos annales rapportent que, dans les guerres de religion du XV^e siècle, plus d'une fois les deux partis tour à tour vinrent se réunir ou se réfugier dans la forêt de Cerisy et tenir leurs conseils secrets ou tramer leurs complots sous le Chêne Saint-Vigor. Ainsi, en 1562, le comte de Montgomery, après la prise de Rouen par les armées du roi Charles IX, y réunit ses affidés, ravagea tout le pays, pillà et brûla notre abbaye avant de s'emparer de Saint-Lô. Alors nos malheureux pères, sans asile, se réfugièrent dans la forêt, où souvent ils célébrèrent le service divin en plein air sous notre vénérable Chêne. Ainsi encore, en 1574, Matignon, gouverneur de la Normandie, poursuivit Montgomery qui ravageait de nouveau le pays, et s'étant emparé de lui dans Domfront qu'il prit d'assaut, il vint reprendre Saint-Lô, défendu par Colombiers, célèbre réformé, qui attendait du secours de ses partisans, réunis au Chêne Saint-Vigor.

Ici s'arrêtent les récits de l'archiviste de Cerisy.

Les ouvriers de bois et les gardes s'accordent à dire que, dans les siècles suivants, le silence de la forêt ne fut plus troublé par les gens de guerre, mais que le Chêne de Saint-Vigor, également et généralement vénéré par les chasseurs, les voyageurs et les pèlerins, fut toujours un point de réunion et souvent même des plus brillants et des plus nombreux rendez-vous.

En comparant ce Chêne avec les plus âgés des Futaies voisines, et plus particulièrement avec les Chênes et les Hêtres qui sont autour de lui, que les gardes disent n'avoir pas moins de cent ans et qui ont crû comme lui sur un terrain stérile ou ayant à peine un peu de terre végétale, on ne peut douter qu'il n'ait réellement plus de six cents ans, et l'on est même porté à lui donner huit cents ans avec les bûcherons et les charbonniers, qui, suivant leurs ancêtres, habitant comme eux la forêt, disent que cet arbre était déjà creux dans son intérieur depuis longtemps et

servait d'abri aux chasseurs, aux voyageurs, aux ouvriers de bois, aux pèlerins, aux mendiants, etc., etc., qui venaient s'y réfugier dans les temps d'orage et de tempête.

Dans son état actuel, le chêne de Saint-Vigor, ou l'Oak-Kiriél, n'est plus qu'un vieil, un admirable; un respectable débris du plus bel arbre de la forêt de Cerisy.

Mesuré à un mètre de hauteur ou de terre, il a quatorze mètres de circonférence (42 pieds), ou quatre mètres 66 centimètres de diamètre (14 pieds).

La hauteur de son tronc est de dix à douze mètres dans la partie la plus élevée et se réduit irrégulièrement à l'opposé, à dix mètres environ.

Foudroyé plusieurs fois dans sa cime, qui deux fois fut en partie brûlée, et ensuite rompue, il y a plus d'un siècle, cet arbre est entièrement creux. Il ne présente plus qu'une écorce en partie desséchée, mais par places, cependant, encore vigoureuse et pleine de vie. Il est largement ouvert au nord-est, mais bien conservé dans le reste de sa circonférence, qui présente un abri contre les mauvais temps et les intempéries. Aussi les ouvriers de la forêt disent-ils que souvent, lorsqu'ils ont voulu s'y réfugier, ils ont trouvé son intérieur déjà occupé par des familles de mendiants, et que bien souvent des troupes de Bohémiens, de Gitanos ou Égyptiens viennent s'y installer pendant plusieurs jours et y faire leur sabbat ou y tenir leurs conciliabules; aussi conservent-ils le souvenir de la brillante et nombreuse noce d'Allay, , célèbre mendiant venu d'Espagne et chef de la tribu des mendiants de l'Ouest avec la brune Elphigyne, la Gitanose, fille unique de Judith Bitorne, riche Bohémienne, et de la distribution de ducats, de florins, de sequins, de roupies, etc., etc., qu'Allay fit ainsi noblement que largement à tous ses conviés buvant, lors de leur séparation, à son heureuse et nombreuse postérité.

Quelques branches qui ont percé dans la partie supérieure du Chêne de Saint-Vigor lui donnent encore un certain aspect de vie et ajoutent à l'effet pittoresque de ce vieux témoin de tant de siècles, qu'on ne peut voir sans un véritable intérêt. Les

habitants de la contrée viennent le visiter de très loin. Ils lui portent une vénération profonde, mais qui ne lui est que trop souvent préjudiciable, car rarement ils le quittent sans en arracher quelques éclats qu'ils rapportent à leur famille comme un témoignage de leur visite au vieux Chêne, à la Quenesse de Saint-Vigor, le patron de la forêt. Cette vénération est tellement répandue dans toute la contrée, que les nombreux pèlerins qui vont à Notre-Dame de la Délivrande, sur la côte du Calvados, ne traversent jamais la forêt sans l'aller voir, heureux souvent d'y trouver un asile; mais c'est particulièrement chez les ouvriers de la forêt que se pratique à son égard cette espèce de culte qui, de génération en génération, s'est transmise et se transmettra probablement tant qu'il en existera un dernier vestige. Ainsi, dans toutes les grandes circonstances de la vie, dans toutes les occasions, dans toutes les affaires d'importance, les bûcherons, les tamiseurs, les fendeurs, les sabotiers, les charbonniers, tous, avant de commencer aucune opération, tous vont au Chêne Saint-Vigor faire leurs vœux et leurs prières. Plus d'un serment y fut fait, plus d'une parole y fut donnée, plus d'un marché y fut conclu : tous furent-ils tenus, exécutés, la chronique ne le dit pas; elle fait mention de nombreux serments d'amour, mais ne dit pas toujours avec quelle fidélité ils furent gardés ; cependant elle se plaît à en citer quelques mémorables exemples.

En terminant ces quelques lignes sur les légendes du Chêne de Saint Vigor, de l'Oak-Kiriél de la Chênesse de Cerisy, nous devons ajouter que dans le taillis de la Chênaie sur lequel il est, et à peu de distance, étaient plusieurs vieux Hêtres réservés, dont quelques-uns portaient sur leur écorce des témoignages des principes ou du caractère des voyageurs, et curieux ou chasseurs qui visitèrent à diverses époques notre Chêne ou vinrent y chercher un abri, et qu'ainsi son histoire, après avoir été liée à celle de toutes les révolutions que le pays a anciennement éprouvées, se rattachait encore à celles qu'il a subies dans ces derniers temps.

En effet, sur l'un de ces Hêtres on lisait :

VIVE LA RÉPUBLIQUE
A BAS LES TYRANS.

Sur un second:

H. T. R.
LA RONCE
dit
LE FURET VENDÉEN²¹
DIEU ET MON ROI. 1793.

Et plus bas :

NICOLAS STOFFLET²²
G^{al} -V.^{dn}.
VIVE LE ROI.
1793.

Sur un troisième :

VIVE L'EMPEREUR,
VIVE NAPOLÉON LE GRAND.

Et d'autre part:

AU DIABLE
LES FAISEURS DE

²¹ H.-T.-R. La Ronce, dit le furet vendéen, était un jeune officier du régiment de Royal-Bourgogne, cavalerie, émigré qui, après le licenciement du corps de Condé à l'armée des princes, fut placé en sentinelle perdue sur les rochers des vaches noires du Calvados, entre Port-en-Bessin et Notre-Dame de la Délivrande pour la correspondance des Vendéens avec l'Angleterre. Il y a lieu de penser que c'est dans un de ses voyages dans la forêt de Cerisy, que La Ronce, en faction au chêne Saint-Vigor, et y attendant quelque émissaire vendéen, aura gravé son nom et sa devise sur l'un des hêtres voisins.

²² Nicolas Stofflet, fils d'un meunier de Lunéville, né en 1751, servit pendant quinze ans dans le régiment de Lyonnais, où il fut caporal de grenadiers. Il sauva la vie, dans un péril imminent, à son colonel, le comte Colbert de Maulevrier, qui le prit pour intendant de ses terres d'Anjou. À la mort de Louis XVI, et lors de l'insurrection des départements de l'Ouest, il fut un des premiers à prendre les armes. Promptement distingué pour sa bravoure et son intrépidité, par Cathelineau et de Lescure, il fut nommé major-général de l'armée royale et catholique le 15 juillet 1793, et général en 1794, lors de la mort de la Roche-Jacquelin. Après la défaite et la retraite de Granville, Stofflet traversa la Manche et le Calvados pour reconnaître le pays, et en obtenir des secours et des renforts avant de retourner dans la Vendée, et l'on peut croire que c'est alors qu'il vint au chêne de Saint-Vigor qui était le rendez-vous des émissaires vendéens : la forêt de Cerisy, couverte de hautes futaie, n'étant pas encore traversée par la belle route départementale de Balleroy à Isigny, favorisait, en effet, leurs opérations avec la côte du Calvados. Ayant été pris avec Lichtenheim et Moreau, le 23 juin 1806, Stofflet fut condamné à mort. Ils s'embrassèrent, se bandèrent les yeux et moururent en criant : Vive le Roi ! Stofflet avait alors 44 ans.

COUPS D'ÉTAT.

Enfin un très grand nombre de pensées et de noms, la plupart très insignifiants, et que le lecteur nous saura gré de ne pas rapporter.

(Extrait des Annales de la Société royale d'Horticulture de Paris, tome XXIII.)

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD (née VALLAT LA CHAPELLE),

rue de l'éperon saint-André, n° 7. Avril 1839.